

Sujet : Peut-on être heureux quand les autres ne le sont pas ?

ANALYSE DU SUJET ET PROBLÉMATIQUE

Le sujet pose la question de la compatibilité entre le bonheur individuel et le malheur d'autrui. Le mot « *peut-on* » interroge à la fois la *possibilité* (est-ce réalisable ?) et la *légitimité* (est-ce moralement acceptable ?). « Être heureux » renvoie à un état durable de satisfaction et d'épanouissement. « Les autres » désigne à la fois les proches et l'humanité entière. La tension naît de ce que le bonheur semble à la fois une affaire personnelle et une réalité sociale.

La **problématique** peut se formuler ainsi : le bonheur est-il une expérience purement intérieure, indépendante du sort d'autrui, ou bien notre bonheur est-il structurellement lié à celui des autres, de sorte qu'ignorer leur malheur nous prive de notre propre épanouissement — ou nous oblige à nous en rendre complices ?

PLAN DE LA DISSERTATION

I. Il semble possible d'être heureux indépendamment du malheur des autres

II. Pourtant, le bonheur véritable implique la prise en compte d'autrui

III. Le bonheur comme tâche collective : vers un bonheur partagé

Introduction

« Le bonheur est une idée neuve en Europe », proclamait Saint-Just en 1794. Neuve ou non, l'aspiration au bonheur est universelle. Mais le bonheur est-il une conquête solitaire ou une aventure collective ? Peut-on être heureux quand les autres ne le sont pas ?

La question prend une acuité particulière dans un monde où les inégalités sont visibles, où la souffrance des uns et la prospérité des autres coexistent. Elle touche à la fois à la *psychologie* (peut-on ressentir le bonheur en ignorant autrui ?), à la *morale* (a-t-on le droit d'être heureux face à la détresse d'autrui ?) et à la *politique* (le bonheur individuel est-il séparable du bonheur collectif ?).

Nous verrons d'abord qu'une conception individualiste du bonheur semble permettre de l'atteindre indépendamment du sort d'autrui (I), avant de montrer que cette

indépendance est illusoire et moralement problématique (II), pour conclure que le bonheur authentique appelle une solidarité active (III).

I. Il semble possible d'être heureux indépendamment du malheur des autres

A. Le bonheur comme état intérieur

Une longue tradition philosophique définit le bonheur comme un état essentiellement *intérieur*, indépendant des circonstances extérieures. Pour les Stoïciens, le bonheur réside dans la vertu et la maîtrise de soi : seul ce qui dépend de nous importe. Épictète, esclave affranchi, soutient que l'on peut être libre et heureux dans les pires conditions matérielles, car le bonheur est affaire d'âme, non de fortune.

« Ce n'est pas la pauvreté qui cause la souffrance, c'est le désir. Ce n'est pas la richesse qui cause la tranquillité, c'est la sagesse. (Épictète, Entretiens) »

Dans cette perspective, le malheur des autres est une réalité extérieure à laquelle le sage peut s'adapter sans en être accablé. Il s'agit non pas d'indifférence cruelle, mais de distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous.

B. L'épicurisme : le retrait comme chemin vers le bonheur

Épicure propose une autre voie : le bonheur consiste à satisfaire les *désirs naturels et nécessaires* — manger, boire, se reposer, s'entourer d'amis — et à fuir les troubles de l'âme. Le *tetrapharmakos* (quadruple remède) préconise de ne pas craindre les dieux, de ne pas craindre la mort, de savoir que le bonheur est accessible et que la souffrance est supportable.

Épicure recommande le retrait de la vie publique (« *vis caché* ») : en se tenant à l'écart des luttes politiques et des agitations sociales, on préserve sa *ataraxie* (tranquillité de l'âme). Le malheur des autres, dans cette logique, ne doit pas troubler la sérénité du sage — non par mépris, mais par lucidité sur ce que l'on peut changer.

C. L'argument psychologique : le bonheur malgré la connaissance du malheur

On peut objecter que des individus sont manifestement heureux tout en étant informés de la misère du monde. Le confort, l'amour, la créativité, la spiritualité peuvent constituer des îlots de bonheur réels dans un monde imparfait. La capacité humaine à *compartimenter* permet de ressentir la joie sans être paralysé par la souffrance universelle.

Pascal lui-même observait que les hommes cherchent le *divertissement* pour fuir la pensée de leur condition et de celle d'autrui. Si ce divertissement ne produit pas un bonheur véritable, il prouve au moins qu'on peut se sentir heureux en détournant le regard.

II. Pourtant, le bonheur véritable implique la prise en compte d'autrui

A. L'empathie et la compassion comme obstacles au bonheur égoïste

L'être humain est fondamentalement un être social et empathique. Adam Smith, avant d'être l'économiste du marché, était philosophe moral : dans sa *Théorie des sentiments moraux*, il montre que nous ressentons naturellement de la *sympathie* pour les autres — nous souffrons de leur souffrance, nous nous réjouissons de leur joie.

« Par l'imagination nous nous plaçons dans la situation de l'autre, nous concevons souffrir les mêmes tourments, nous entrons pour ainsi dire dans son corps. (Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, 1759) »

Rousseau, de son côté, voit dans la *pitié* un sentiment naturel antérieur à toute réflexion. Un bonheur construit sur l'ignorance ou le déni du malheur d'autrui serait un bonheur fragile, hanté par ce qu'il refuse de voir. Psychologiquement, ignorer la souffrance des proches est souvent impossible : le bonheur d'un parent dont l'enfant souffre est inconcevable.

B. La critique morale : le bonheur peut-il être innocent ?

Kant nous rappelle que la morale ne se réduit pas au bonheur : c'est le devoir qui commande. Mais son éthique implique aussi que nous devons traiter autrui comme une *fin en soi*, jamais comme un simple moyen. Être heureux en se désintéressant du malheur d'autrui, c'est ne pas le reconnaître comme personne digne de considération.

Levinas radicalise cette exigence : le visage d'autrui nous interpelle et nous oblige. La rencontre de l'autre dans sa vulnérabilité — son malheur, sa détresse — est une sommation éthique à laquelle on ne peut se soustraire sans se trahir soi-même. Un bonheur qui se construirait sur l'indifférence au visage d'autrui serait moralement illégitime.

« Le visage ouvre le discours originel dont le premier mot est obligation. (Levinas, *Totalité et Infini*, 1961) »

C. Le bonheur individuel est socialement conditionné

Marx et, après lui, toute la pensée sociale critique, montrent que le bonheur individuel n'est pas une donnée purement personnelle : il est *structurellement conditionné* par les rapports sociaux. Mon bien-être matériel peut reposer sur l'exploitation d'autres travailleurs. Mon confort peut être financé par des inégalités mondiales. Dans ce cas, mon bonheur n'est pas innocent : il est le revers du malheur d'autrui.

John Rawls, dans sa *Théorie de la justice*, propose le *voile d'ignorance* comme expérience de pensée : si nous ignorions notre position dans la société, nous choisirions des principes de justice protégeant les plus défavorisés. Cette intuition suggère que le bonheur véritable est inséparable d'un monde juste.

III. Le bonheur comme tâche collective : vers un bonheur partagé

A. Le bonheur aristotélicien : l'eudaimonia comme épanouissement dans la cité

Pour Aristote, l'homme est un *animal politique* : il ne peut s'accomplir qu'au sein de la communauté. L'*eudaimonia* — le bonheur comme épanouissement — ne se réalise pas dans la solitude, mais dans l'exercice des vertus sociales : amitié, justice, générosité. Le bonheur aristotélicien est intrinsèquement lié au bonheur des autres, car l'homme accompli est celui qui contribue au bien commun.

« L'homme est par nature un animal politique. Celui qui vit hors de la cité est soit une bête, soit un dieu. (Aristote, *Politique*) »

L'amitié (*philia*) occupe une place centrale dans l'éthique aristotélicienne : elle n'est pas un ornement du bonheur, elle en est une composante essentielle. Or l'amitié véritable implique de se soucier du bonheur de l'autre. On ne peut donc être pleinement heureux si ses amis sont malheureux.

B. L'utilitarisme : maximiser le bonheur collectif

Bentham et Mill proposent une vision radicalement sociale du bonheur : la morale doit viser le *plus grand bonheur du plus grand nombre*. Dans cette perspective, le bonheur individuel ne peut être séparé du bonheur collectif : une société où beaucoup souffrent est une société qui produit peu de bonheur au total, et chacun a intérêt — moral et pratique — à ce que les autres aillent bien.

Mill affine cette position en distinguant des plaisirs supérieurs (intellectuels, moraux) et inférieurs (purement sensuels). Il soutient que celui qui a goûté aux plaisirs supérieurs ne peut se contenter d'un bonheur égoïste :

« Il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. (John Stuart Mill, *L'Utilitarisme*, 1863) »

C. L'engagement comme voie vers un bonheur authentique

Simone de Beauvoir et Sartre, dans leur existentialisme, insistent sur le fait que la liberté individuelle est *inséparable de la liberté d'autrui*. Je ne puis me vouloir libre sans vouloir la liberté des autres. Un bonheur fondé sur l'oppression d'autrui ou sur son abandon serait une mauvaise foi.

Albert Camus, face à l'absurde et à l'injustice du monde, ne propose pas la résignation mais la *révolte solidaire* : « Je me révolte, donc nous sommes. » Le bonheur, dans cette vision, n'est pas la fuite hors du monde, mais l'engagement dans le monde, aux côtés des autres. Ce n'est pas un bonheur malgré le malheur des autres, mais un bonheur construit en luttant contre ce malheur.

Enfin, des études en psychologie positive (Seligman, Csikszentmihalyi) montrent que les relations sociales, la générosité et le sentiment de contribuer au bien d'autrui sont parmi les facteurs les plus puissants de bonheur durable. La solidarité n'est pas seulement une exigence morale : c'est aussi une condition psychologique du bonheur.

Conclusion

Nous avons vu qu'une conception individualiste du bonheur permet d'envisager une forme de sérénité indépendante du sort d'autrui (I). Mais cette indépendance se heurte à notre nature empathique, à la critique morale et aux conditions sociales de notre bonheur (II). En réalité, le bonheur le plus plein et le plus durable est celui qui intègre autrui, qui se construit dans la relation et la solidarité (III).

Peut-on être heureux quand les autres ne le sont pas ? On peut sans doute ressentir des moments de joie, mais on ne peut atteindre un **bonheur durable et authentique** en ignorant durablement la souffrance des autres. Non seulement parce que notre empathie nous en empêche, mais parce que notre bonheur est toujours déjà tissé dans un tissu de relations, de dépendances et de responsabilités mutuelles.

On peut prolonger la réflexion en demandant si cette exigence de solidarité ne risque pas de devenir paralysante : doit-on attendre que tout le monde soit heureux pour

l'être soi-même ? Ou faut-il plutôt chercher un *bonheur engagé* — heureux d'agir pour le bonheur des autres, sans se condamner à l'impuissance face à l'infinité de leur malheur ?

RÉFÉRENCES PHILOSOPHIQUES CLÉS

Aristote, *Éthique à Nicomaque / Politique* — L'eudaimonia comme épanouissement social ; l'homme animal politique

Épicure, *Lettre à Ménécée* — Le bonheur comme ataraxie, le retrait du monde

Épictète, *Entretiens / Manuel* — Le bonheur stoïcien, indépendant des circonstances extérieures

Rousseau, *Discours sur l'inégalité* (1755) — La pitié comme sentiment naturel fondamental

Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux* (1759) — La sympathie comme fondement de la morale sociale

Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785) — Traiter autrui comme fin en soi

Bentham / Mill, *L'Utilitarisme* (1863) — Le plus grand bonheur du plus grand nombre

Marx, *Manuscrits de 1844* — Le bonheur individuel conditionné par les rapports sociaux

Levinas, *Totalité et Infini* (1961) — Le visage d'autrui comme obligation éthique

Rawls, *Théorie de la justice* (1971) — Le voile d'ignorance et les principes de justice

Camus, *L'Homme révolté* (1951) — La révolte solidaire : « Je me révolte, donc nous sommes »

Beauvoir / Sartre, *L'existentialisme est un humanisme* (1945) — Liberté individuelle et liberté d'autrui inséparables